

J'veux pas que tu t'en ailles



Fabrice Goldstein Caroline Adrian Antoine Rein
présentent

Richard
Berry

Judith
Godrèche

Julien
Boisselier

J'veux pas que tu t'en ailles

Une comédie romantique de
Bernard Jeanjean



Scénario et dialogues de
Bernard Jeanjean



Une coproduction
Karé Productions - Delante Films - Rhône-Alpes Cinéma

Sortie le 25 avril 2007

Durée : 1h35

Photos et dossier de presse téléchargeables sur
www.ugcdistribution.fr



Distribution : UGC Distribution
24, avenue Charles-de-Gaulle - 92200 Neuilly-sur-Seine
tél. : 01 46 40 46 89 - fax : 01 46 40 44 49
sgarrido@ugc.fr
Marketing : Carine Boyé et Agathe Mikaeloff

Presse : Christopher Robba et Laurence Falleur
6, place de la Madeleine - 75008 Paris
tél. : 01 53 40 88 04
contact@robbapresse.com

S Y n o p s i s



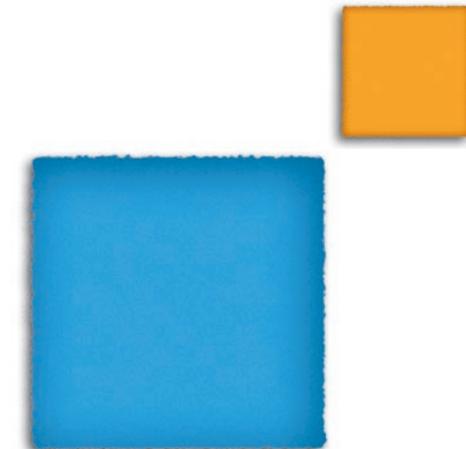
Paul est un brillant psychanalyste.

Marié à Carla, il ne semble pas voir que son couple bat de l'aile.

Raphaël, l'un de ses patients, lui confie qu'il est tombé amoureux d'une femme mariée. Au cours de la séance, Paul s'aperçoit qu'il s'agit en fait de sa femme. Plutôt que de mettre fin aux séances, il va manipuler son patient dans l'espoir de la reconquérir.

Mais Raphaël ne sera pas dupe bien longtemps.

n
e
i
t
e
r
n
e



avec Bernard Jeanjean

Comment vous est venue l'idée de départ de ce deuxième long métrage ?

Bizarrement, l'idée m'est venue d'un épisode de «Friends». Il y avait un épisode où les héros cachaient, chacun leur tour, quelque chose à leurs amis, sauf que l'ami s'apercevait qu'il savait et donc chacun à son tour, chacun savait que chacun savait que chacun savait. Je me suis dit que j'aimerais bien écrire une histoire comme celle-là. C'était vraiment le tout premier point de départ. Ensuite, l'idée du film s'est concrétisée. Dans J'ME SENS PAS BELLE, je voulais raconter une histoire de couple, la rencontre avec le désir et la peur que cela engendre. Dans mon deuxième long, je voulais de nouveau parler du couple mais une fois qu'il est installé, quand on a trouvé l'amour et que l'on a parfois peur de le perdre. Voilà, le fond de l'histoire. Pour la forme, je savais que je voulais encore faire une comédie romantique. Petit à petit, l'histoire du psychanalyste m'est venue. Je pensais que ce serait sympa, une situation un peu «à la Veber» où un patient tout à coup raconte à un psychanalyste qu'il a rencontré une femme mariée et le psy s'aperçoit que c'est lui le mari.

Pourquoi l'univers de la psychanalyse ? C'est quelque chose qui vous est familier ?

J'ai choisi la psychanalyse pour plusieurs raisons. Je fais un travail sur moi permanent, je suis en analyse et chacun de mes comédiens, je crois qu'ils ne s'en cachent pas, travaille là-dessus également. C'est aussi l'univers de Woody Allen. Ca me plaît, ça m'intéresse et je trouve que c'est une situation extrêmement dramatique, il y a une ironie constante. Normalement, ce sont des gens qui connaissent bien l'individu, qui sont là pour aider les autres et tout à coup, quand ça les concerne eux, ils sont perdus... Montrer quelqu'un qui résout tous les problèmes, alors que lui-même va se montrer totalement immature face à son problème, je trouve ça extrêmement humain et vrai.

Est-ce que c'est la thématique du couple qui vous intéresse ? Ou est-ce que c'est parce que cette thématique permet de faire des comédies dramatiko-romantiques que vous vous y intéressez ?

Je crois que le couple m'intéresse. J'ai décidé de faire une trilogie sur le couple, donc il y a un autre scénario qui est déjà écrit, qui sera j'espère mon troisième film. Ce sera un film sur l'engagement. Etre avec quelqu'un ou chercher l'âme sœur, ce sont des préoccupations que tout le monde a et que j'ai. Moi-même, je suis en couple depuis longtemps et je croise beaucoup de gens qui se posent des tas de questions : être seul ou vivre à deux... Cette souffrance-là, en tant qu'artiste je la reçois et je la redistribue. J'ai envie d'en parler et de la partager. Et si je peux le faire avec humour et émotion, c'est tant mieux.

A la vision du film, il y a vraiment deux choses qui frappent : 1) l'art de la comédie de situation et 2) l'art des dialogues. Comment «tricotez»-vous tout ça ? Est-ce qu'à partir du moment où vous avez une idée, c'est facile à écrire ? Comment fonctionne la machine interne ?

D'abord, je fonctionne par situations. Je me dis : «tiens le type sur le divan qui raconte quelque chose à l'autre qui est intimement concerné par ça, cela va créer une ironie très forte chez le spectateur, une empathie, une cruauté mais aussi une humanité». En général, les dialogues viennent après. Au départ, je polarise vraiment sur la situation et comment je peux l'exploiter au maximum, en partant de quelque chose de très simple le mari, l'amant, la femme, à la limite du vaudeville. D'ailleurs pour compléter ma réponse sur la psychanalyse, je dirais que ça vient aussi de là : prendre une trame classique et l'amener vers quelque chose de moderne, de contemporain et même de générationnel.

Est-ce qu'au moment de l'écriture, vous avez des acteurs en tête ?

En fait non, quand j'écris, en général je pense à moi et à ma femme, qui collabore un peu à l'écriture. Sur ce film, cela a été un peu particulier pour les personnages du patient et de l'amant. J'ai pensé assez vite à Julien Boisselier, avec qui j'ai déjà travaillé, parce que je trouvais qu'il serait extraordinaire dans le rôle de Raphaël mais pour le reste, je n'avais pas vraiment d'idée.

Julien Boisselier a joué dans votre premier film. Cela vous semblait évident qu'il ferait partie du deuxième ? Qu'est-ce qui vous a donné envie de renouveler votre collaboration ?

Pour moi, Julien est tout simplement l'un des plus grands acteurs de sa génération. Il est totalement en devenir, c'est un «Patrick Dewaere» en fait, quelqu'un qui est capable d'être extrêmement drôle et aussi extrêmement violent. C'est un écorché vif et je pense, en tout cas, je lui souhaite, que l'on va le découvrir de plus en plus. Il n'a pas peur du ridicule et il peut aller très, très loin physiquement. Dans la génération d'avant, on avait Patrick Dewaere ou encore Jean-Pierre Marielle, qui étaient des acteurs un peu à part mais qui avaient une humanité très grande. Il leur ressemble.

Et Richard Berry ?

Grand acteur !

On ne s'attend pas forcément à le voir dans ce film-là, dans ce rôle-là, d'homme abandonné par son épouse. Alors pourquoi lui ?

Ce qui m'intéressait c'est que les deux personnages masculins devaient représenter les deux facettes de la masculinité. Il y en avait un qui était l'homme installé, un peu féminin à l'écoute des femmes, psychanalyste et l'autre c'était un homme plus viril, un aventurier. Et ce qui me plaisait c'était de prendre

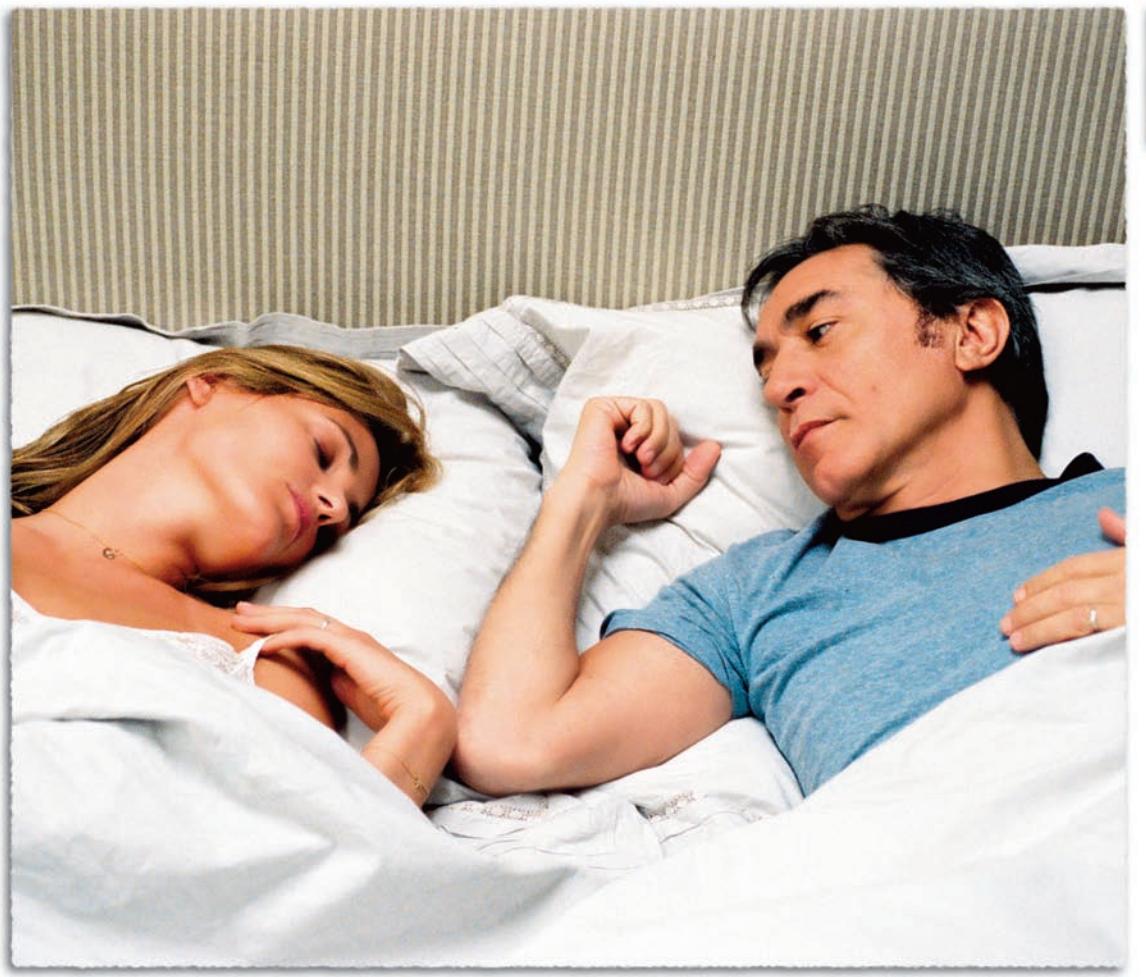
Julien qui est plutôt quelqu'un d'assez féminin dans sa séduction et de le mettre dans la peau de l'homme viril, et de prendre Richard qui a plutôt une image de «vrai mec» voire de macho dans sa caricature et d'en faire un personnage fragile. Parce que je savais que Richard, qui est un magnifique comédien, avait cette fragilité et cette humanité, facettes de son talent que l'on exploite que trop rarement. Souvent on le voit dans des choses très tragiques, par exemple dans LE PETIT PRINCE A DIT où il est splendide, ou bien on le voit dans des choses très drôles, je pense par exemple à QUASIMODO DEL PARIS où il fait un prêtre à hurler de rire. Mais moi, j'avais envie de voir les deux en même temps, c'est-à-dire drôle et émouvant. Par ailleurs, il est extrêmement crédible en psy car je sais que lui-même, notamment depuis qu'il est réalisateur, s'intéresse énormément à l'inconscient ; il a fait LA BOITE NOIRE par exemple, donc je crois que l'on s'est bien trouvés sur ce terrain-là.

Et pour la troisième personne du trio : Judith Godrèche. Pourquoi elle pour le rôle de cette femme amoureuse ?

Pour le personnage de Carla, il nous fallait un «objet du désir». Il fallait quelqu'un qui soit à la fois populaire et qui puisse incarner cette femme qui hésite entre deux hommes, un peu comme dans les films de Claude Sautet ; CESAR ET ROSALIE par exemple. Ce que j'adore chez Judith, c'est qu'elle a eu deux vies, deux carrières, une très sérieuse avec les films de Doillon, de Benoît Jacquot et après elle est passée à L'AUBERGE ESPAGNOLE, à Philippe Harel, a un penchant pour la comédie. Maintenant, peut-être est-ce lié au fait d'être devenue mère, je trouve qu'elle s'est unifiée, c'est-à-dire qu'elle est capable à la fois d'être drôle et émouvante tout en restant elle-même. Elle est extrêmement spontanée. Elle me donne tout ça dans le film et j'en suis ravi.

Quelles différences dans la façon de diriger Judith Godrèche, Richard Berry et Julien Boisselier ?

Ma façon de diriger était différente pour chacun d'eux. Avec Julien Boisselier, on se parle peu. Un ou deux mots suffisent pour que l'on se comprenne. Il a une lecture très facile de ce que je fais puisqu'on se connaît bien. En général, j'ai juste à le pousser dans ses retranchements, je tente de lui faire lâcher prise parce que je connais aussi très bien ce qu'il sait faire, donc j'essaye de l'amener dans des terrains inconnus. Avec Richard, c'est différent. Il a une telle expérience, et c'est lui-même un metteur en scène. Avec lui non plus, il n'y a pas grand chose à dire, il faut surtout être bien connecté et être profondément à son écoute, et quand on est à son écoute, on voit où il veut aller et alors on a juste à pousser un petit peu par ci ou un petit peu par là. Il faut surtout, je crois, lui faire conserver la jubilation parce que Richard, pour le reste, il sait tout faire. Judith a une grande intelligence du texte et elle demande un véritable dialogue. Avec elle, il n'y a pas tellement de direction d'acteur sur le moment, il y a une discussion avant, sur les parti pris du personnage.



Qu'est-ce qui a changé sur le plateau par rapport à votre premier film ? Est-ce que vous êtes plus à l'aise ou est-ce que finalement le succès de J'ME SENS PAS BELLE, tant au niveau du public que des critiques, met une pression supplémentaire ?

Je n'ai pas ressenti de pression. Je voulais faire quelque chose de différent mais qui s'inscrit dans la continuité. Je pense que ce film est plus franchement drôle alors que dans J'ME SENS PAS BELLE, c'était un mélange permanent d'émotion et de rire. Par contre, j'avais plus confiance en mon équipe, je travaillais plus en collaboration. Je pense que quand on fait un premier film, on veut tellement imposer sa patte que l'on a tendance à être très directif. Là, je l'étais moins. Le challenge c'est de savoir ce que l'on veut tout en restant à l'écoute.

Vous disiez que vous demandez à l'équipe de respecter l'acteur et l'auteur mais est-ce que le réalisateur Bernard Jeanjean respecte aussi l'auteur Bernard Jeanjean ? Quelle est la place de l'improvisation ? Est-ce que les acteurs ont un espace de liberté ?

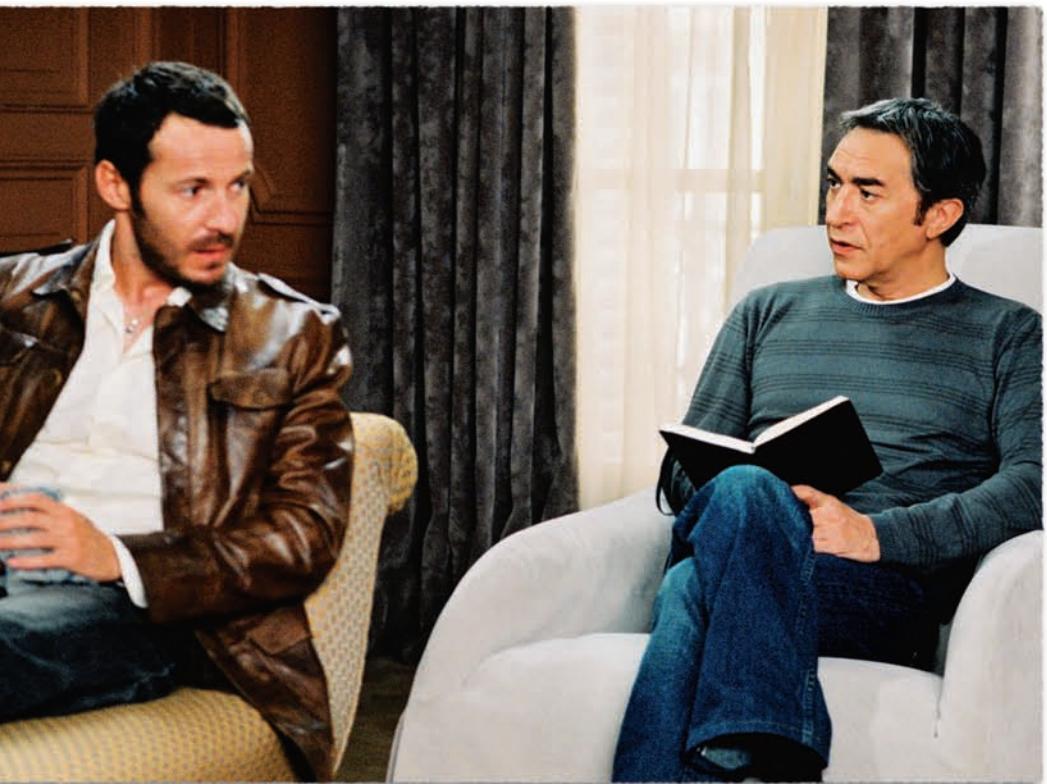
Sur ce film, j'ai laissé plus de liberté que sur J'ME SENS PAS BELLE où pratiquement pas un mot n'a été changé. Sur celui-ci, je leur ai laissé davantage de marge parce que je m'attachais plus aux situations qu'aux dialogues en eux-mêmes, à part certaines situations, notamment dans le cabinet du psy où il y avait un dialogue très technique et auquel je tenais. Mais sinon, en général, je suis très preneur quand on me fait des propositions.

Et le montage ? On dit souvent que l'on réécrit un film durant cette étape ?

Je ne sais pas si l'on réécrit le film à ce moment-là mais c'est sûr qu'on l'optimise. Parfois, il s'avère que ce que l'on monte différemment de ce qui était écrit dans le scénario, s'avère plus efficace. Donc oui, ça c'est l'écriture du montage, le souci de l'efficacité.

Quelle a été la scène la plus jouissive à jouer et celle qui vous effrayait le plus avant de la tourner ?

Il y avait une scène qui durait à peu près 8mn, qui était une scène de séance de psychanalyse entre Julien et Richard, très payante à l'écriture mais dont je ne savais pas si elle allait tenir la route sur 8 mn, et ça a été extraordinaire. Nous étions même pliés de rire, c'était jubilatoire et j'espère que l'on va donner aussi ça aux spectateurs. Cela me rappelle des situations comme LE DINER DE CONS avec Villeret au téléphone, et évidemment j'en parle en toute humilité, mais vraiment j'étais le propre spectateur de ça. Richard et Julien m'ont donné au-delà de mes espérances.



**N
O
I
T
E
R
N
O**



avec Richard Berry

Qu'est-ce que Bernard Jeanjean vous a dit la première fois, pour vous présenter le film et vous convaincre de faire partie de cette aventure ?

C'est quand j'ai été en contact avec lui, après avoir lu le scénario par la voie normale, son enthousiasme à l'idée de me voir jouer ce personnage et le fait que ce personnage justement ne ressemble pas à un autre que j'aurais déjà interprété. Depuis quelques années, j'ai tendance à ne pas vouloir trop tourner mais en revanche là, il avait écrit un personnage qui, je dirais, est en contrepoint quasiment de tout ce que j'avais fait. C'est-à-dire un personnage extrêmement fragile, attachant, sympathique et qui, par amour, va faire des choses absolument folles. Bernard se réjouissait tellement à l'idée de me voir dans ce rôle-là qu'il m'a communiqué cette jubilation. Et puis, bien sûr, j'avais trouvé le scénario remarquable.

Ce film parle de l'univers de la psychanalyse. Est-ce que c'est un domaine que vous connaissez ?

J'ai réalisé un film sur le sujet, dans un autre genre bien sûr, qui est LA BOITE NOIRE. Donc oui je connais bien le sujet... J'ai passé 20 ans sur un divan et pour moi, être du côté de celui qui écoute, c'était assez drôle. Et en même temps voir remis en question le personnage majeur du psychanalyste, le voir remis en question dans sa propre vie privée c'était extrêmement intéressant. Oui vraiment c'est un domaine que je connais même peut-être aussi bien que certains qui se prétendent psychanalystes et qui ne sont pas vraiment bons... En tous cas, j'ai eu l'impression de rentrer dans un univers qui m'était très familier, et vous savez parfois on a souvent envie, même si on ne le fait pas, de regarder par le trou de la serrure ce qui se passe avant que l'on arrive dans le cabinet de son psy et une fois que l'on est sorti. D'ailleurs, on s'attarde très souvent à repérer des petits détails de son intimité à travers sa décoration, ses objets, ses tableaux, sa salle d'attente, bien que lui son but c'est de rester le plus impersonnel possible. Vous vous serrez la main «bonjour, au revoir» et il n'intervient que sur des phrases, des mots que vous avez pu dire. Là, tout d'un coup c'était l'occasion de montrer la faille, de montrer le caractère humain du psychanalyste. A la lecture du script, j'ai trouvé ça délicieux et très réussi.

Comment définiriez-vous ce psychanalyste ?

On se rend compte que derrière l'étiquette, derrière l'image qu'on peut se fabriquer des personnes, se cachent des gens, qui sont tout à fait semblables à nous c'est-à-dire vulnérables, fragiles, parfois pas tout à fait honnêtes avec des procédés qui ne sont peut-être pas les plus extraordinaires mais qui les rendent attachants. Donc je dirais que Paul c'est finalement un peu «Monsieur tout le monde» ! (rires)

Est-ce qu'une comédie nécessite une lecture différente ?

Dans une comédie, la chose à laquelle je suis le plus sensible et à laquelle je m'attache en particulier c'est la situation. Pour moi, s'il n'y a pas de situation, il n'y a pas de comédie. Quand j'ai lu le scénario, j'ai trouvé que la mise en place des situations était d'une efficacité redoutable. Comme d'ailleurs dans les films de Francis Veber où c'est le cas quels que soient les états que peuvent traverser les personnages, et parfois chez Veber ce sont des états dramatiques où les personnages sont excédés au bord du désespoir, comme dans L'EMMERDEUR par exemple. Dans ce film, c'est exactement la même chose, le type est en train de se faire larguer par sa femme, elle le trompe et le fait que ce soit son patient qui le lui raconte et que ce soit lui l'amant de sa femme, rend les choses extrêmement fortes dans la situation. Dans ce cas-là, je me dis «Tiens ça, cet effet de situation, l'impact que cela aura sera drôle.» Je ne pense pas que je saurais jouer autrement ou alors quand je fais une comédie où l'on est presque dans le burlesque, comme avec Patrick Timsit dans QUASIMODO DEL PARIS. A mon sens la situation est aussi efficace dans la comédie que dans le drame. Je ne pense pas qu'il faille jouer le comique comme je ne pense pas non plus qu'il faille jouer l'émotion. Je veux dire qu'il faut simplement être dans l'état voulu.

Aviez-vous vu le premier film de Bernard Jeanjean ?

Bien sûr oui.

Qu'est-ce qui vous avait séduit dans ce film-là justement ?

Et bien c'est la situation justement, c'était déjà là en substance. On était quasiment dans un contexte que l'on pourrait qualifier de théâtral, unité de lieu et presque de temps, et c'est finalement le verbe et la mise en place de la situation de cette femme qui reçoit ce mec-là chez elle qui m'ont fait sourire, qui m'ont même touché. Et puis toujours la façon extrêmement subtile avec laquelle Bernard écrit ses dialogues.

Qu'est-ce qui vous a plu dans la manière dont Bernard Jeanjean se comporte sur un plateau ?

C'est qu'il cherche à rendre efficaces ses dialogues et ses situations. Tout d'un coup, il va venir vous dire une petite chose qui va hop ! augmenter le niveau ou disons peut-être mettre un peu plus en relief l'effet comique de la situation, mais sans jamais tomber dans le gag ou la mimique. Il joue le rôle d'un révélateur en disant «Tiens, si là on est un peu plus comme ça, ça va marcher un peu plus fort» et en général, sa vision est assez juste. Donc c'est un très bon directeur d'acteurs parce qu'il fait vivre, il met en valeur ce qu'il a écrit, il sait très bien là où c'est efficace et comment il faut le faire passer avec les acteurs qu'il a choisis. La direction d'acteurs commence par le casting. Moi, je ne suis pas un comique troupi mais en même temps il a su voir que j'avais un sens du comique et de l'humour qui pouvait parfaitement coller au rôle de Paul.

Comment est-ce que l'on se prépare à ce genre de rôle et plus spécifiquement, quand on a travaillé à haute dose avec Francis Veber, est-ce que ça change la manière d'approcher les autres comédies ? On imagine en travaillant avec ce monsieur, un roi du genre, que vous avez acquis, une technicité qui fait que l'on se prépare différemment ?

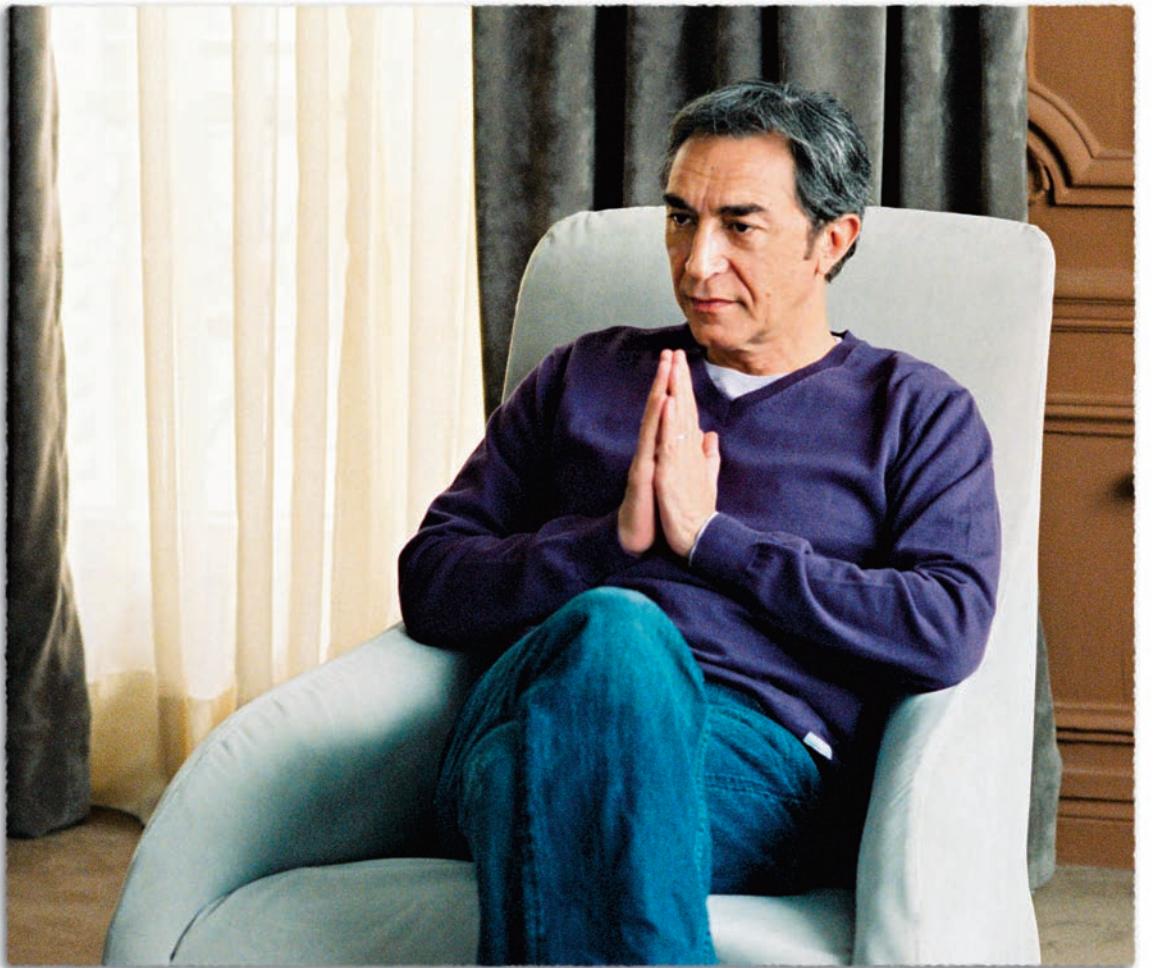
Oui, c'est vrai. C'est vrai aussi dès la lecture. Les textes de Francis Veber m'ont rendu beaucoup plus exigeant. Quand je vois la minutie, le travail d'horloger que Veber fait sur ses scénarios alors que l'on traite souvent ça extrêmement à la légère du genre «Ouais, c'est drôle, c'est sympa !» C'est un maître ! Relisez aujourd'hui LE DINER DE CONS, plus de 15 ans après, c'est toujours aussi efficace, ça restera à mon avis comme un classique, tout comme L'EMMERDEUR. Donc quand on a ce niveau d'exigence de travail, c'est vrai que ça change le regard que l'on peut avoir sur les comédies. Cela ne veut pas dire que je cherche à chaque fois des comédies comme celles de Francis Veber, ce n'est d'ailleurs pas le cas avec J'VEUX PAS QUE TU T'EN AILLES, mais c'est sûr que ça me rend un peu plus exigeant. En ce qui concerne le travail, cela me conforte dans l'idée qu'il ne faut surtout pas aller chercher le comique, que c'est en servant la situation que l'on fait fonctionner éventuellement le scénario et donc le comique du film. Si c'est bien tracé, il suffit d'être extrêmement vrai, efficace, dans un bon timing, tout le temps. Je pense que plus on est dans cette simplicité d'expression, plus on est efficace et après la qualité du scénario fait le reste.

Parlez-nous de votre travail avec Judith Godrèche et Julien Boisselier.

Les scènes que j'ai tournées avec Julien sont réellement jubilatoires, c'est un plaisir, on a même eu parfois des petites difficultés à jouer, à garder notre sérieux tellement on sentait l'efficacité comique du truc. Julien est un acteur absolument merveilleux qui lui non plus ne cède pas au comique facile, qui est d'une totale vérité, et j'emploie vraiment à bon escient le mot vérité, parce que je fais une grosse différence entre ça et les acteurs sincères. Il y a beaucoup d'acteurs qui sont sincères, d'ailleurs tous les acteurs le sont, mais ce qui compte ce n'est pas la sincérité mais la vérité. Quand on est vrai, on provoque l'identification et on devient le personnage. Julien est dans cette vérité, ce qui a parfaitement fait fonctionner le rapport que j'avais avec lui en tant que psy. Quant à Judith, je trouve qu'elle possède une sorte de charme un peu fêlé qui est franchement délicieux et qui va très bien avec le personnage.

Vous avez mis en scène plusieurs films, est-ce que cela change votre manière de vous comporter sur un plateau, en tant qu'acteur ?

Oui ça change car je sais me mettre à la place du metteur en scène, donc j'essaye de me rendre le plus disponible possible. Je cherche à comprendre ce qu'il veut, je ne campe pas sur mes positions, j'essaye d'aller au devant de ce qu'il désire en étant très à l'écoute. L'une des qualités principales d'un metteur



en scène, c'est d'intégrer tous les postes, toutes les difficultés, tous les inconvénients, toutes les données, tout, tout, tout... et donc désormais, quand je suis sur un plateau, c'est beaucoup plus simple pour moi de décoder chaque comportement et chaque difficulté. Alors que quand on est acteur, on est comme dans une bulle, on est préservé et on ne comprend pas forcément tout ce qui se passe derrière. Maintenant quand j'entends un bruit, ça me fait rire parce que je sais très bien que c'est certainement quelqu'un de l'équipe qui a oublié de fermer son talkie. Je suis capable d'intégrer le film dans son ensemble et c'est assez agréable. En revanche d'un point de vue artistique, même si je vois bien comment tourne un metteur en scène, quand ça bouge et quand ça bouge pas, les focales, les lumières etc., je ne fais jamais aucune ingérence parce qu'il fait son film comme il le voit. J'ai une façon de tourner qui m'appartient, enfin en tout cas, je fais en sorte que ce soit la mienne au plus profond de moi à travers mes lumières, mes décors, ma direction d'acteurs, mes sujets, et puis quand je suis sur un film, c'est autre chose, chacun ses choix ! Faire de l'ingérence dans un film où je serais acteur, c'est tout simplement impossible et de toute façon, ce serait trop tard donc stérile. Un parti pris de mise en scène c'est une conception globale des fonds, des couleurs, des lumières, de tissus, d'une multitude de choses, réfléchies très en amont donc quand on est sur le plateau, je sais, contrairement à un acteur, que c'est fini, que tout est réglé et que changer même un détail peut avoir des répercussions sur l'ensemble...

Est-ce qu'à la lecture du scénario, il y a une scène que vous aviez hâte de tourner et au contraire, est-ce qu'il y en a une vous redoutiez ?

Oui, les scènes de psy. J'avais très envie de les faire avec Julien. Particulièrement quand il parle d'une femme sans savoir qu'il est en train de parler de MA femme ! C'était très excitant, j'avais hâte d'y être. Idem pour les scènes où Julien commence à me manipuler. Cela a été un revirement extraordinaire, autant il était dans la naïveté dans les premières scènes, autant tout à coup c'était à mon tour d'être dans la naïveté et de croire à tout ce qu'il me racontait. Toutes ces séquences étaient très jubilatoires. Les scènes que j'aimais le moins, c'étaient les scènes d'amour. Les bisous, les trucs comme ça j'ai toujours peur que cela fasse un petit peu «gnangnan». Mais comme Judith a beaucoup d'humour, ça s'est bien passé, on a réussi à prendre du recul et je pense que ça passe bien à l'écran.

N
O
I
T
E
R
T
H



avec Judith Godrèche

Quelle a été votre première réaction à la lecture du scénario ?

J'ai trouvé ça très gracieux, très drôle... et original en fait par rapport aux comédies que l'on a l'habitude de voir. Bernard a une écriture assez décalée, un peu «rohmérienne» que l'on ne voie plus beaucoup. J'ai trouvé que ça ressemblait vraiment à ce que j'avais décelé dans son premier film.

Comment voyez-vous votre personnage : Carla, cette femme tiraillée ?

Pour moi, c'est vraiment une femme amoureuse de son mari, qui va, je dirais, utiliser son amant pour reconstruire son couple. Pendant le tournage, je me suis rendue compte c'est vrai que la relation et les scènes qu'il y a entre Julien et moi ne sont pas très passionnées, pas très charnelles, pas très amoureuses et que les vrais sentiments, les moments d'émotion et d'intensité amoureuse sont dans les scènes avec Richard Berry.

Ce film se déroule dans l'univers psy que vous connaissez bien. Est-ce que ce paramètre vous a séduit au moment de la lecture du scénario ?

Par rapport à la psychanalyse, je trouve ça plutôt éloigné de la réalité, parce que c'est vrai qu'un analyste comme celui que joue Richard Berry dans le film, c'est rare... Il est extrêmement interventionniste. Dans le film, il rentre dans un système de manipulation avec son patient qui est, évidemment, inenvisageable dans la réalité. Maintenant, tout peut arriver ! Les choses les plus dingues dans la vie sont souvent les plus réelles ! Mais c'est vrai que je ne me suis pas dit : «Ouah ! Qu'est-ce que c'est proche de la réalité ! Du comportement d'un analyste !» Moi, je sais que je n'ai jamais vu mon père répondre au téléphone à des patients pour leur donner des conseils ou faire des séances par téléphone. Ce sont des choses qui a priori ne se font pas. Autre exemple : ils avaient mis une plaque en bas de l'immeuble avec le nom du psy joué par Richard mais un psy, il n'a pas son nom en bas de l'immeuble où il consulte ! Il n'y en a pas parce que justement il y a le côté anonyme du lieu où l'on va...

Qu'est-ce qui vous a plu dans la manière de diriger de Bernard Jeanjean ?

C'est quelqu'un d'extrêmement gentil, souple, il est tout le temps à l'écoute et il n'est pas fermé quant aux propositions qu'on peut lui faire. Il m'a laissée assez libre au niveau des intentions et dans mon jeu, même s'il est très précis dans ses indications. Il sait exactement quand on arrive sur le plateau à quel endroit il faut se placer. Nous avons beaucoup dialogué et quand il pensait que cela ne fonctionnait pas, il savait me remettre dans le droit chemin, juste en parlant et m'expliquant sa vision de Carla. Tout le long du tournage, j'ai essayé de garder une sorte de ligne de conduite pour ne pas tomber dans un trop plein de comédie, un jeu trop clownesque et de trouver un équilibre justement entre le jeu de Richard et celui de Julien. Il fallait que j'arrive à rester dans la sincérité notamment dans les moments où peut-être Julien



lui est plus dans une sorte d'extravagance. C'est facile dans une comédie d'exagérer mais j'essayais de ne pas tomber là-dedans car je pense que cela dessert l'émotion et la sincérité des personnages.

Vous qui avez joué dans des registres très différents, quel plaisir trouvez-vous dans une comédie ?

Carla me faisait penser à mon personnage de L'AUBERGE ESPAGNOLE, de par son côté un peu «nunuche», un peu naïve... c'est vrai, elle est quand même comme ça Carla ! Ce qui est intéressant justement c'est de ne pas jouer une comédie comme si on faisait une comédie, enfin en tout cas d'essayer de créer un personnage qui ait une histoire et qui véhicule surtout quelque chose d'humain et d'authentique, et à travers cette authenticité et ce vécu que ce personnage soit drôle. Un personnage de comédie ne doit pas juste exister en réaction aux situations. J'ai le sentiment que ça, ce serait tomber dans la facilité.

Que pouvez-vous nous dire du travail avec Richard Berry et Julien Boisselier ?

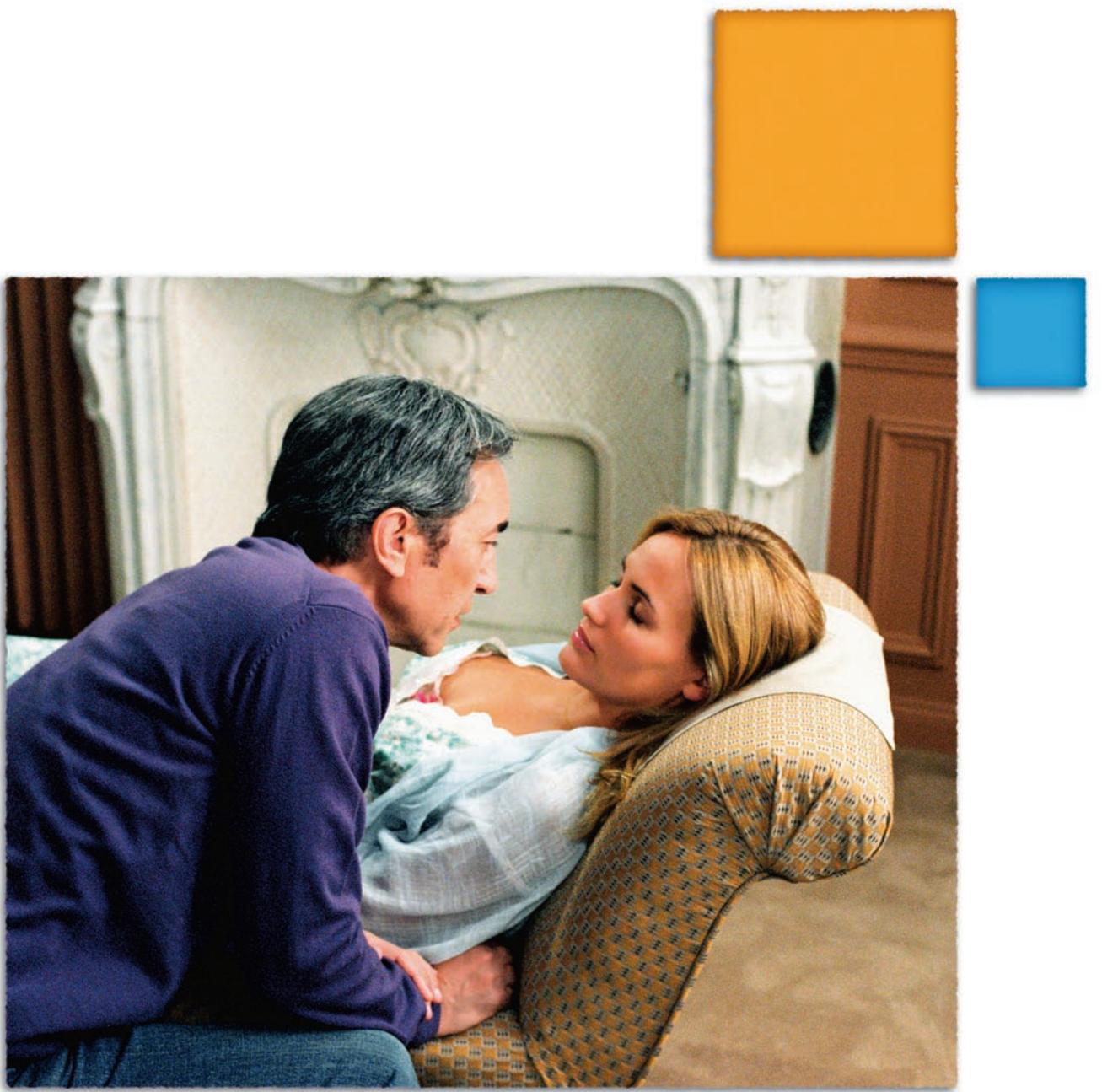
En fait, le travail avec chacun d'eux était très différent et c'était très agréable. Je dirais que Richard est plus un acteur naturel, spontané, peut-être de par son expérience alors que Julien est plus dans la composition et dans la construction. En tout cas, j'ai vécu des choses très différentes sur le plateau... Après tout, je suis la femme de ces deux hommes dans le film !

Et est-ce qu'à la lecture du scénario, il y avait une scène que vous redoutiez de tourner ou est-ce qu'au contraire, certaines vous rendaient impatiente ?

Non, je ne redoutais aucune scène en particulier. Par contre, j'ai fait modifier certaines plages de dialogues ou j'ai proposé à Bernard des choses plus resserrées. Par moment, je trouvais que Carla parlait beaucoup et que c'était un peu trop explicatif, donc j'essayais de proposer à Bernard de remplacer des phrases par des silences ou en tout cas de les jouer plutôt que de les remplir de mots.

Pourtant les dialogues sont précis, très écrits...

Oui mais je proposais des choses simples à Bernard, raccourcir des dialogues ou en éviter certains. Par exemple, il y avait une scène où je devais dire à Julien «Qu'est-ce que tu crois ? Je n'ai pas le mode d'emploi de l'adultère !» Et en fait, ça me gênait qu'elle dise ça à son amant juste avant de monter dans une chambre avec lui. Même si c'était quelque chose qui pouvait totalement être dit dans le vécu, je trouvais que la phrase tout d'un coup était un peu lourde.



22

Est-ce que le film est très proche de ce que vous aviez imaginé à la lecture du scénario ?

Avec ce film, je retrouve le cinéma. Je n'avais pas travaillé depuis deux ans car comme j'ai eu un enfant, j'avais décidé de faire une pause. Quand j'ai commencé le tournage, j'avais le sentiment d'avoir oublié ce que c'était que de jouer ou en tout cas, j'avais peur de ne pas pouvoir me réapproprier un univers étranger. J'avais un chemin à faire vers l'univers de Bernard parce que ce n'était pas évident, ce n'est pas un personnage qui a été écrit pour moi. Comme je l'ai déjà dit, je ne voulais pas tomber dans un jeu artificiel et maniére. Durant la préparation, j'ai fait un vrai travail de digestion pour arriver à faire ressortir l'univers de Bernard sans que ce soit fabriqué. Et finalement, dès le premier jour de tournage, j'ai retrouvé mes marques.

Pour vous, est-ce plus compliqué de jouer dans un drame ou une comédie ?

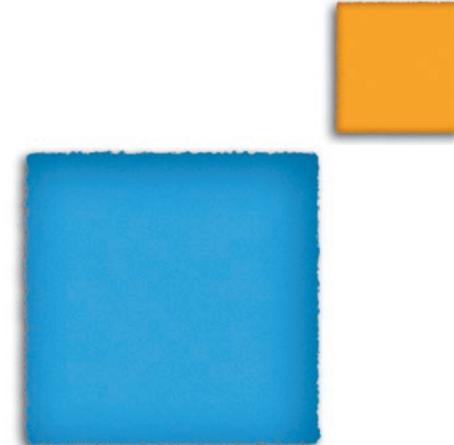
La comédie est plus difficile, surtout les comédies qui jouent sur la nuance. Si je prends mon personnage d'Estelle dans FRANCE BOUTIQUE, ce sont des personnages où l'on peut aller vraiment droit dans le mur, qui peuvent tomber dans la lourdeur, dans la caricature. J'ai beaucoup d'estime pour les grands réalisateurs de comédies. Pour réussir une comédie, il faut faire preuve, je trouve, d'une grande intelligence et de beaucoup de finesse. Le drame est quelque chose, je dirais, de plus universel même si le rire est naturel. On peut faire rire lourdement, en parlant de façon grossière, et tout le monde est mort de rire. Mais quand il s'agit de faire rire de façon plus déroutante, oui je trouve ça plus difficile.

Vous avez, je crois, le projet de réaliser un long-métrage. Du coup, sur un plateau, est-ce que vous êtes plus attentive à tout ce qui se passe ?

J'espère qu'au moment où le DVD sortira, le film sera réalisé sinon j'aurai vraiment l'air bête ! (rires) Du genre «elle a toujours pas réalisé son film !» En tout cas sur un plateau, je ne suis que comédienne. C'est une position extrêmement confortable, et d'ailleurs difficile à quitter parce que l'on est comme un gros bébé qui se fait cajoler, qui est pris en charge par le metteur en scène, par l'équipe, par la production... On est en régression, logé, nourri, choyé, aimé, mis en valeur, c'est très confortable d'être acteur ! Oui vraiment pendant un tournage, je reste comédienne, j'ai envie de m'abandonner et de me laisser porter. Cela ne m'intéresse pas du tout d'être dans un rapport de force, de me positionner en tant que juge ou en tant que future réalisatrice. Maintenant, en tant que comédienne je peux avoir un instinct, je peux me poser des questions et me dire : «non je ne me sens pas à l'aise dans telle mise en place». Je ne crois pas que les grands réalisateurs / acteurs, des gens comme Sean Penn ou Clint Eastwood, sur des tournages, deviennent des tyrans. A partir du moment où l'on a choisi de travailler avec un metteur en scène, c'est comme un mariage il faut faire en sorte que le mariage se passe bien !

23

u
n
i
t
e
r
n
e



avec **Julien Boisselier**

Quand est-ce que Bernard Jeanjean vous a parlé du film pour la première fois et comment l'a-t-il décrit ?

Je ne me souviens pas exactement mais je sais qu'après J'ME SENS PAS BELLE, on avait tout simplement envie de retravailler ensemble. Bernard est quelqu'un qui écrit beaucoup et vite ; il a besoin de ça. Après son premier film, il avait deux autres scripts. Puis, un jour, il m'a dit : «voilà j'ai pensé à une histoire, c'est un psychanalyste qui se rend compte que l'un de ses patients est l'amant de sa femme» et il a commencé à vraiment écrire l'histoire en pensant à moi. Il m'a rapidement montré une première version et là, on s'est «engueulés» ! (rires)

Pourquoi ?

C'était la première fois que l'on «s'engueulait» un peu... C'est-à-dire que par rapport à la qualité du scénario de J'ME SENS PAS BELLE, et comme le cinéma de Bernard repose beaucoup sur l'écriture, j'avais l'impression que ce deuxième film était moins abouti. Après en avoir discuté ensemble, et même s'il a trouvé ma réaction un peu dure, il s'est finalement remis au travail. Je pense qu'en dehors de ma réaction, lui aussi avait réfléchi et décidé de moins se précipiter... En règle générale, un premier film met des années à se monter, c'est compliqué, on a le temps d'y penser, on essaie de tout donner. Pour le deuxième, un metteur en scène peut avoir l'opportunité que ça aille plus vite et du coup écouter le temps nécessaire à l'écriture. Bernard a vraiment peaufiné son script et voilà, nous sommes repartis ensemble !

Qu'est-ce qui à la lecture du scénario vous a donné envie de retravailler avec ce réalisateur-là ?
Parce que justement, avant de passer à la réalisation, Bernard était un vrai scénariste. Il fait du «script doctor» toute l'année. Il a notamment travaillé pour des séries TV comme «PJ», en suivant un peu la méthode américaine. Il possède donc une vraie technique d'écriture et moi j'adore ça parce que quand on a un script pareil en main, il suffit de jouer les situations, d'être le plus honnête possible et tout d'un coup ça marche. Quand on a une bonne histoire, en principe on a un bon film... Et puis, personnellement, je trouve que c'est vraiment très agréable de retravailler avec un metteur en scène.

Qu'est-ce qui rend ça agréable ? C'est parce que l'on sait comment ça fonctionne, on se parle moins, et en même temps, il y a, je suppose, le défi de montrer autre chose ?

Oui, bizarrement on se parle moins et pourtant on se comprend mieux et plus vite. Moi, moins on me parle, plus je me sens libre et protégé. Oui, c'est très plaisant de travailler dans ces conditions-là. Avec Bernard, même si on n'est pas un «vieux couple de cinéma», nous avons des codes en commun.

Et comme parallèlement, il amène des gens nouveaux sur son plateau, je le redécouvre, il me montre des facettes que je ne connaissais pas.

Comment définiriez-vous Raphaël ?

C'est un restaurateur et, pour moi, sa fonction est assez importante. Raphaël a évolué dans un certain milieu, fait un peu le tour de la séduction féminine et il se retrouve à 35 ans, peut-être pour la première fois de sa vie, à réellement ressentir quelque chose pour quelqu'un et à tomber amoureux. Il est dans la position d'un gamin de 16 ans qui découvrirait l'amour, avec des remises en question très basiques. Au début du film, il est à ce moment un peu chaotique de sa vie et pour l'amener à se livrer, Bernard a trouvé cette idée géniale : le mettre dans le bureau d'un psychanalyste, en train de dire «Ca y est pour la première fois de ma vie, je ressens quelque chose pour quelqu'un. Et ça...» Voilà je n'en dis pas plus...

Connaissiez-vous cet univers de la psychanalyse ?

Oui puisque j'ai commencé une psychanalyse. Je le dis parce que ce n'est pas tabou et que de nos jours, c'est même assez banal. J'ai commencé il y a presque deux ans et quand en plus, Bernard m'a parlé de son film, je me suis dit «Tiens ! Ce n'est pas pour ça que j'en fais une mais bon...!» (rires)

Pour ce film-là, est-ce que vous avez eu besoin de beaucoup préparation ou est-ce que c'était plus instinctif ?

Malheureusement, sur tous les films, j'ai besoin de me préparer longuement ! Certains acteurs sont plus instinctifs, ils s'investissent énormément dans l'instant. Pour me sentir détendu sur le plateau, j'ai vraiment besoin de penser à mon rôle très en amont et ce même si ma méthode de travail a évolué. Je n'ai pas encore fait 70 films... mais l'expérience m'aide à prendre confiance. Plus j'avance, quand je sens que j'ai un vrai metteur en scène en face de moi, qui sait ce qu'il veut, et plus j'ai tendance à me reposer sur lui, à me laisser porter. Avant, c'étaient 90% de préparation et 10% de lâcher prise maintenant j'essaye d'équilibrer, de faire 50/50. Mais ce n'est pas toujours facile...

Quelles sont, selon vous en tous cas, les principales qualités de Bernard Jeanjean sur un plateau ?

C'est avant tout un réalisateur qui aime ses acteurs. Derrière son combo, on sent qu'il est content de nous avoir, il est le premier spectateur de ce qui se passe et il vous renvoie quelque chose en permanence. Par ailleurs, c'est quelqu'un qui reste très honnête, il vous dit les choses avec beaucoup de tact et ça, ce n'est pas toujours le cas... Cela ne se passe jamais en force. En plus, comme il a beaucoup travaillé sur son scénario avant, il est très relax parce qu'il sait que ses situations tiennent la route. C'est durant l'écriture

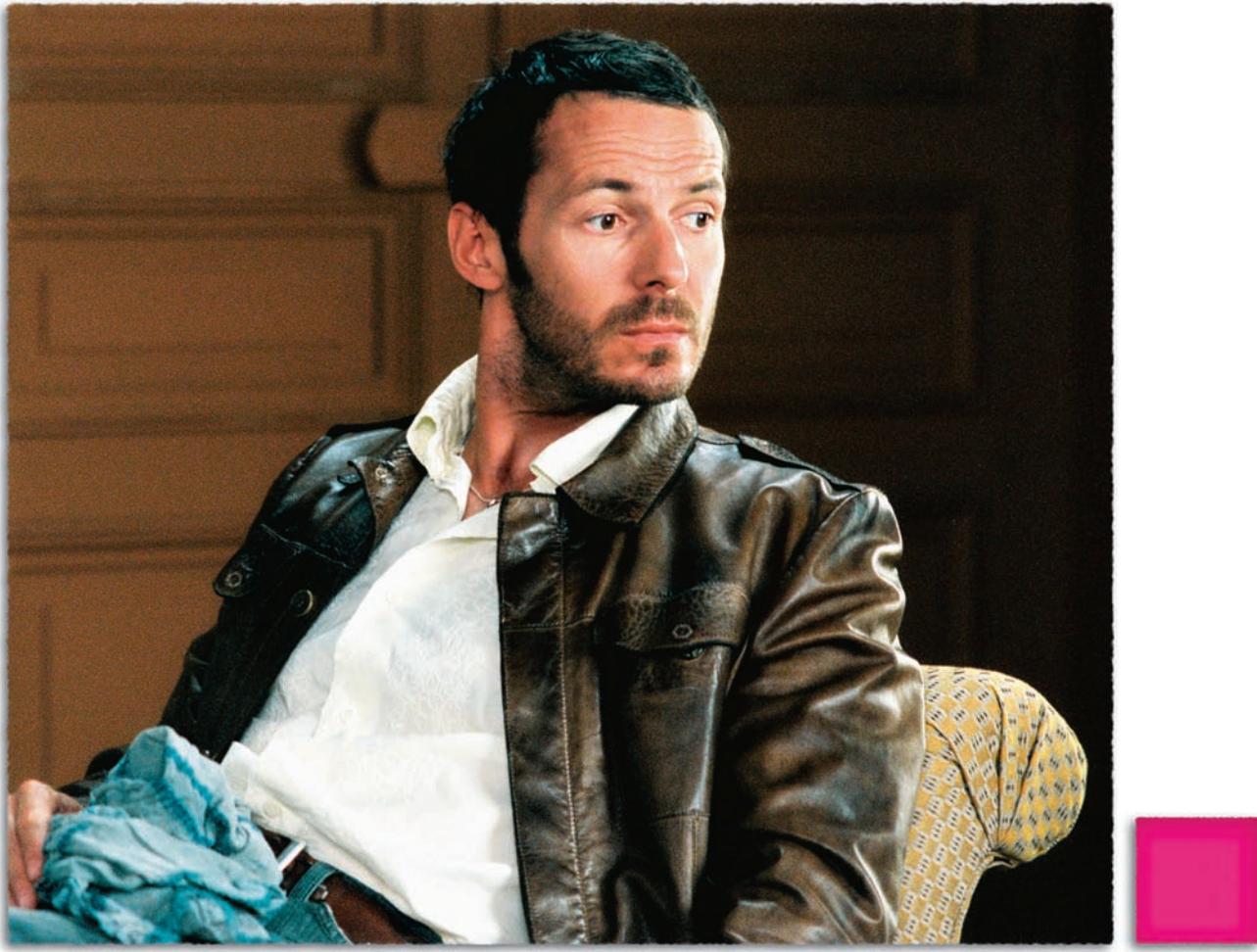
que tout se met en place. C'est comme Philippe Lioret, ce sont des metteurs en scène qui livrent avant tout de bons scénarios. Après il faut vraiment un manchot aux commandes pour faire un mauvais film...

Vous avez des duos très écrits face à Richard Berry. Comment cela s'est-il passé ?

Richard Berry, déjà c'est Richard Berry !!! Il a traversé des films qui ont été assez marquants pour moi, que ce soit LE GRAND PARDON ou LA BALANCE. Donc la première fois que je lui ai serré la main et que j'ai été faire une lecture chez lui, il y avait une sorte de respect naturel lié à son parcours, à ce qu'il est comme acteur. Ensuite quand on s'est retrouvés sur le plateau, nous étions à égalité, deux types qui font le même boulot. La première journée, je ne vous cache pas que j'étais impressionné. Il est direct, très droit, il a besoin d'honnêteté et de franchise autour de lui pour être en confiance. Le fait de tourner des scènes de psy nous y a aidés car notre jeu ne reposait que sur l'écoute et la réponse. Nous n'avions rien d'autre à faire que de s'écouter mutuellement et de jouer ensemble comme des enfants. Richard rebondit sur tout ce que vous faites et là, on comprend pourquoi il a cette place dans le cinéma français et à quel point c'est un grand acteur... C'est impressionnant parce que ce n'est jamais la même chose, il est en permanence curieux et preneur de ce que vous allez lui envoyer pour vous accompagner. Avec Richard, le temps passe vite sur un plateau. J'ai été ravi de travailler avec lui, il vous nourrit de son expérience et même s'il est réalisateur, il sait se mettre en recul et rester juste acteur ; il est très respectueux de ça.

Est-ce que le fait que Bernard Jeanjean ait écrit ce rôle pour vous est une responsabilité supplémentaire ?

Oui, certainement. Même si le mot responsabilité est un peu fort. C'était la deuxième fois que cela m'arrivait, Nicolas Boukhrief l'avait fait pour LE CONVOYEUR, il m'avait dit : «J'ai fait un rôle pour toi et je pense qu'il va vraiment te plaire.» En principe, c'est assez jouissif quand un réalisateur vous dit ça, parce qu'il vous connaît un peu, qu'il voit ce que vous avez fait avant et qu'il sait où vous voulez aller. Il anticipe vos désirs. Bernard sait que je n'aime pas me répéter, que l'on me propose souvent un peu les mêmes rôles alors que j'ai envie de montrer d'autres facettes et, donc là il m'a dit : «C'est un homme en place, un restaurateur qui a vraiment fait le tour de la question au niveau des femmes et qui est en pleine remise en question. Je te propose le rôle d'un homme !» Quand il m'a dit ça, tout de suite, mon imaginaire s'est mis en marche et je me suis dit : «Ok, d'accord ! Donc ce mec possède une manière de s'habiller, une manière de bouger, une manière de parler.» J'avais envie de travailler dans quelque chose de plus grave, de plus épais, quelque chose que l'on ne m'avait encore jamais proposé. Sur ce tournage, ma responsabilité c'était surtout innover.



Le film est une comédie. Est-ce c'est plus compliqué à lire des comédies ? Et, indépendamment du fait que Bernard Jeanjean en est l'auteur, est-ce que ça demande une lecture particulière ?

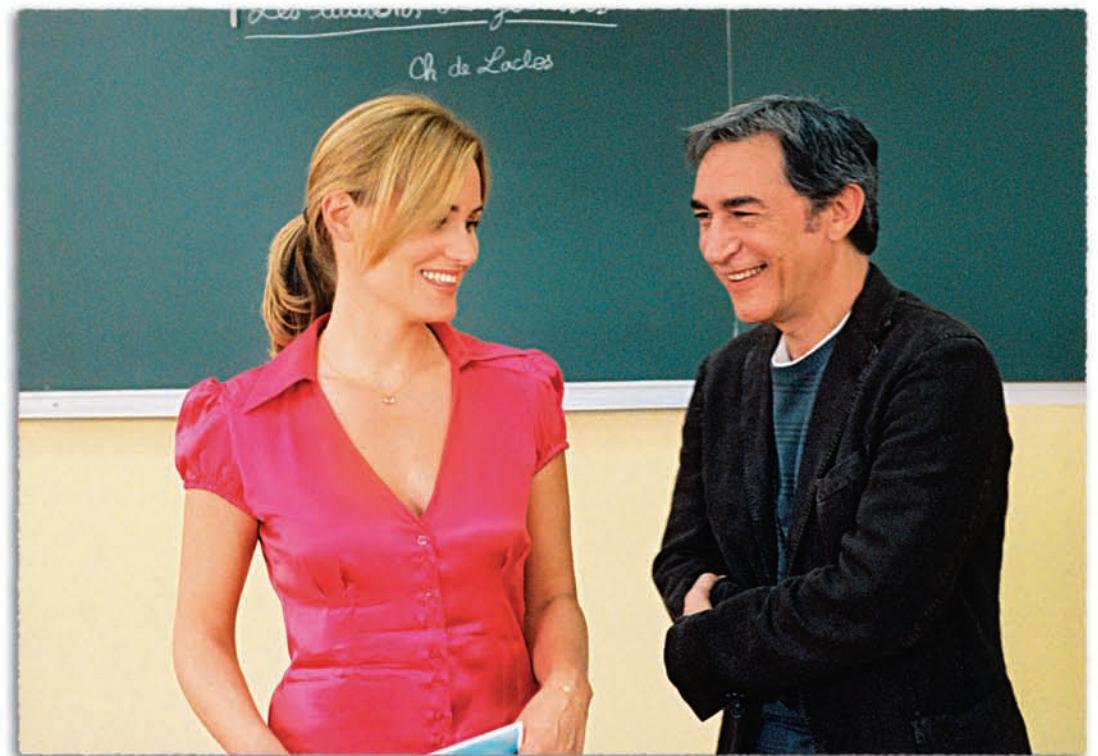
Non, moi je reste spectateur / lecteur au départ. Si cela me fait rire, j'ai la prétention de me dire que ça fera peut-être rire les gens. Voilà, c'est aussi simple que ça. Cela ne nécessite pas une lecture particulière mais il faut vraiment se positionner en tant que lecteur basique. J'essaie aussi de me projeter suffisamment pour voir si j'aurai des choses à partager avec la personne qui a écrit le texte ; car c'est très difficile de faire une comédie avec un réalisateur qui n'a pas le même humour que vous.

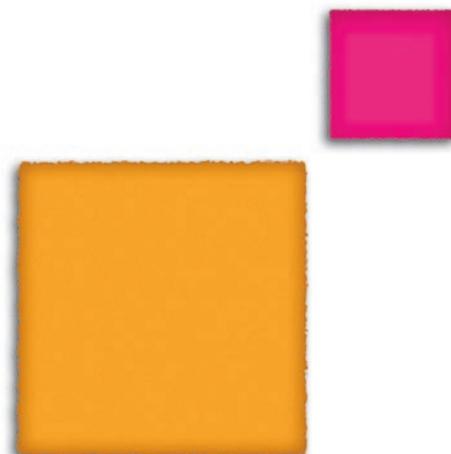
Pour vous, est-ce plus compliqué de jouer dans une comédie ?

Non. Il faut simplement ne pas chercher à être drôle, parce que si l'on part sur cette voie, à mon avis, on ne va pas l'être vraiment... Là où cela devient compliqué c'est quand on a une situation a priori qui n'est pas drôle et que l'on est obligé de battre des ailes pour l'être... Ça m'est arrivé quelquefois. On sent tout de suite que le réalisateur se rend compte que sa scène ne fonctionne pas. Parce que finalement les ressorts de la comédie reposent sur quoi exactement ? Ce n'est pas quand les gens sont drôles, c'est souvent à leurs dépens, quand ils ne le savent pas.

Quelle scène a été la plus jubilatoire à interpréter ?

Quand après m'être fait manipuler pendant des heures par mon psychanalyste, incarné par Richard Berry, j'ai pu enfin le manipuler à mon tour... !





de Gérard Miller

Sur J'VEUX PAS QUE TU T'EN AILLES par Gérard Miller, professeur de psychanalyse à l'université Paris 8, chroniqueur sur France 2 et Europe 1 :

Le cinéma a presque le même âge que la psychanalyse, mais ils n'ont pas entretenu tout de suite de bons rapports. Il faut dire que le cinéma commença par représenter les psy comme des personnages aussi inquiétants que caricaturaux (cf. LE CABINET DU DOCTEUR CALIGARI OU MABUSE), et que Freud lui-même, détestant être filmé, envoya aux pelotes Samuel Goldwyn, qui lui proposait 100 000 dollars pour écrire un scénario.

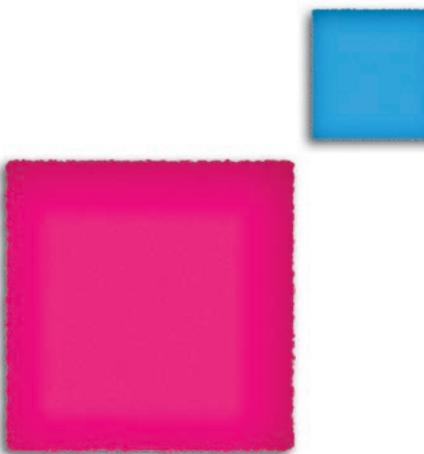
Fort heureusement, par la suite, les choses se sont améliorées, et on ne compte plus aujourd'hui le nombre de scénarios que la psychanalyse a inspirés au septième art. D'où le mérite de J'VEUX PAS QUE TU T'EN AILLES d'arriver à faire du neuf avec ce bon vieux dispositif freudien, que tant de cinéastes ont exploité jusqu'à la corde.

Le psy partageant avec son patient la même femme, en l'occurrence sa légitime, je ne l'avais jamais encore vu au cinéma - ni dans la vie, d'ailleurs ! Si la preuve manquait, Bernard Jeanjean nous la fournit : Freud peut faire très bon ménage... avec Feydeau.

Comme quoi, pour paraphraser Archimède, «donnez-moi un divan, deux hommes et une femme, et je passionnerai le monde.»

listes

artistique et technique



Richard BERRY
Judith GODRÈCHE
Julien BOISSELIER
Martine FONTAINE
Eric LAUGERIAS
Céline SAMIE
Morgan ROUCHY
Dany BENEDITO
Karin BERNFELD
Philippe BEAUCHAMP
Bernard JEANJEAN

Paul
Carla
Raphaël
Emma
Marc
Florence
Lukas
Betty
La patiente anoxérique
Le cuistot
Le policier municipal

Réalisation
Scénario et dialogues
Collaboration artistique
Producteurs associés

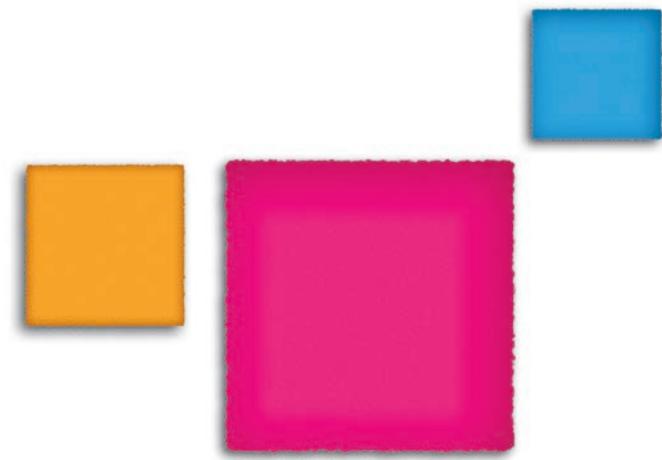
Image
Montage
Son

Décors
Costumes
1er Assistant réalisateur
Directeur de casting
Directeur de production
Musique originale
Chef coiffeuse
Chef maquilleuse
Scripte
Régisseur général
Photographe de plateau
Distributeur salles France
Ventes internationales
Editions vidéo

Bernard JEANJEAN
Bernard JEANJEAN
Martine FONTAINE
Fabrice GOLDSTEIN
Caroline ADRIAN
Antoine REIN
Eric GUICHARD (AFC)
Nathalie HUBERT
Kamal OUAZENE
Emmanuel AUGERAUD
Gérard ROUSSEAU
Bettina VON DEN STEINEN
Juliette CHANAUD
Sylvie PEYRE
Richard ROUSSEAU
Pascal BONNET
Christophe JULIEN
Linda HIDRA
Judith GAYO
Agathe SALLABERRY
Bertrand GIRARD
Jean-Claude MOIRON
UGC Distribution
UGC International
UGC Vidéo

artistique

technique



Une coproduction
Karé Productions - Delante Films - Rhône-Alpes Cinéma

Avec la participation de Canal +, Cinécinéma, Kiosque

En association avec Cofimage 18, Cinémage, Banque populaire Images 7,
Soficinéma 3, Sofica UGC 1

Avec la participation de la région Rhône-Alpes
et du Centre National de la Cinématographie

Et avec la participation de la Procirep et de l'Angoa

© Karé productions - Delante Films - Rhône-Alpes Cinéma

www.ugcdistribution.fr



delante.

